



Éditorial

Le maillon faible

Quelque 570 détenus pour 200 gardiens. La prison de Schrassig craque de tous les côtés même si son agrandissement aurait dû lui permettre de passer de 350 à 650 prisonniers.

Mais, ce qui est possible en théorie ne l'est pas forcément en pratique. Après un sit-in, les détenus viennent d'écrire au ministre de la Justice, Luc Frieden. Ils dénoncent une série de dysfonctionnements qui sont connus depuis trop longtemps malheureusement : promiscuité dans des cellules partagées à quatre alors qu'elles sont prévues pour deux, mélange de grands criminels et de petits délinquants, propagation de la drogue, manque de postes dans les ateliers...

Contenant encore leur colère, les prisonniers ont le mérite de poser de vraies questions de fond sur lesquelles Luc Frieden ferait bien de se pencher pour trouver rapidement des solutions. À moins qu'il ne faille une mutinerie sauvage et sanglante pour faire bouger les choses.

Confrontée à un problème qui la dépasse, menacée par une grève générale, la direction du centre pénitentiaire trouve pourtant à cette occasion des « alliés » de circonstance. Nul ne sait mieux que l'administration pénitentiaire à quel point la promiscuité est source de conflits, de tension et de désespoir.

Avec 100 nouveaux prisonniers par an depuis deux ans, le malaise s'intensifie. Mais, la solution miracle n'existe pas faute de... personnel. À Schrassig, il y a des cellules vides et des ailes inoccupées. Elles vont le rester faute de surveillants, car plus personne ou presque ne veut s'engager dans le métier de gardien de prison.

Le problème n'est pas que luxembourgeois. Il concerne aussi des pays voisins. Mais, rares sont les gouvernements qui envisagent des solutions moins radicales que l'emprisonnement, du type bracelets électroniques ou régime de semi-liberté pour les petites peines.

Sans parler de tous ceux ou celles auxquels la justice inflige de la prison à titre préventif parce qu'elle ne dispose pas des moyens pour instruire et juger dans des délais décents.

Au-delà du problème symptomatique des prisonniers de Schrassig, c'est tout le fonctionnement de l'institution judiciaire qu'il conviendrait de dépoussiérer pour le réformer et l'adapter au monde moderne. Faute de véritables moyens matériels et humains, la justice est engorgée. Et elle embouteille les prisons. Faute de véritables moyens matériels, mais surtout humains, la prison s'asphyxie. Et elle broie des hommes et des femmes quand elle devrait s'attacher à pouvoir les préparer à ce qui est sa finalité, la réinsertion. Car, sauf cas exceptionnels, la prison n'est finalement jamais une fin en soi.

Denis Berche